

Politiques de l'histoire : Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux États-Unis

In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 125, décembre 1998. pp. 3-8.

Citer ce document / Cite this document :

Fassin Éric. Politiques de l'histoire : Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux États-Unis. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 125, décembre 1998. pp. 3-8.

doi : 10.3406/arss.1998.3269

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1998_num_125_1_3269

Éric Fassin

POLITIQUES DE L'HISTOIRE : GAY NEW YORK ET L'HISTORIOGRAPHIE HOMOSEXUELLE AUX ÉTATS-UNIS

creative commons
BY: Persée

« Roy Cohn est un homme, Henry, un hétérosexuel qui se tape des mecs. » À Broadway, dans les années 1990, qu'ils soient homosexuels ou non, les spectateurs de la pièce *Angels in America* (« une fantaisie gay sur des thèmes nationaux ») s'esclaffent en entendant la réplique¹. Face à son médecin, le Roy Cohn fictif ne persiste-t-il pas, contre toute évidence, à nier son homosexualité, alors même qu'il se découvre atteint du sida ? C'est un rire vengeur : dans les années 1950, le Roy Cohn historique, qui succombera effectivement en 1986 à la « maladie gay », avait été, aux côtés de Richard Nixon, l'une des figures les plus malfaisantes du maccarthysme. Or, l'historiographie homosexuelle a exhumé un pan oublié de cette histoire : la répression n'était pas moins homophobe qu'anticommuniste. C'est que les « pervers » apparaissaient, à Joseph McCarthy et à ses pareils, aussi dangereux que les « traîtres », quitte à les confondre parfois dans une même dénonciation². Roy Cohn devient donc au théâtre l'archétype d'une homosexualité condamnée à l'homophobie par l'hypocrisie du « placard » (*closet*). Pour s'affranchir du soupçon, mieux vaut accuser les autres ; ainsi, avec la dissimulation vient la haine de soi, qui se déchaîne contre les autres. Si le public rit, dans les années 1990, c'est qu'avec la libération homosexuelle, depuis les émeutes de Stonewall en 1969, l'homosexualité est « sortie » de ce « placard » : l'expérience, tant collective qu'individuelle, du *coming out* définit une génération affranchie d'un passé étouffant. Roy Cohn n'est plus qu'un mauvais souvenir, déplaisant mais dérisoire.

Ce premier rire ne doit pourtant pas en cacher un second : la condescendance n'empêche pas le malaise. C'est qu'on peut rire aussi à la manière de Michel Foucault, lecteur de Borges. En effet, il en va de l'étrangeté des propos de Roy Cohn au théâtre comme des classifications aberrantes de quelque encyclopédie chinoise imaginaire : on devine sans la comprendre une autre logique – en l'occurrence, une autre définition de l'homosexualité, bien avant Stonewall. Roy Cohn, homme d'influence jusque sous la présidence de Ronald Reagan, s'explique d'ailleurs au cours de la même scène : « Sida. Homosexuel. Gay. Lesbienne. Ces noms, comme toutes les étiquettes (*labels*), disent une chose et une seule. Pas l'idéologie ou la préférence sexuelle, mais quelque chose de beaucoup plus simple : l'influence. Pas qui je baise, ou qui me baise, mais qui je peux joindre au téléphone, qui me doit des services. Pour quelqu'un qui n'a pas compris cela, je suis un homosexuel puisque je couche avec des hommes. Mais en réalité, c'est faux. Les homosexuels ne sont pas des hommes qui couchent avec des hommes. Ce sont des gens qui en quinze ans ne sont pas fichus de faire pas-

1 - Tony Kushner, *Angels in America : A Gay Fantasia on National Themes*, première partie : *Millennium Approaches*, New York, Theatre Communications Group, 1993, p. 45. La pièce, qui connaît un succès retentissant, auprès de la critique comme du public, débute à Broadway en 1993. Dans ce texte, j'ai traduit moi-même en français toutes les citations de l'américain.

2 - Voir John D'Emilio, *Sexual Politics. Sexual Communities : The Making of a Homosexual Minority in the United States, 1940-1970*, Chicago, The University of Chicago Press, 1983, chap. 3, p. 40-53.

ser au niveau de la ville une loi contre la discrimination, qui n'ont pas de relations, pas d'influence : zéro. » On comprend l'argument : être un homme, c'est avoir du pouvoir. Or, les homosexuels n'en ont pas – d'ailleurs, ils sont efféminés. Roy Cohn, lui, est un homme puissant, donc viril : il ne saurait être homosexuel. Dans cette logique, on peut être « un hétérosexuel qui se tape des mecs », à condition d'être un homme, un vrai. L'homosexualité n'est pas une affaire de sexualité, mais de genre.

CE MONDE QUE NOUS AVONS PERDU

Cette définition de l'homosexualité a aussi une histoire, qui ne se résume pas à l'inexorable avancée d'une émancipation (comme le voudrait une histoire « progressiste » qu'on appelle en anglais *whiggish*), et l'ouvrage fondamental qu'a publié aux États-Unis en 1994 George Chauncey, *Gay New York*, nous en livre les clés³. L'histoire sociale des années 1890-1940 nous révèle en effet une troisième strate temporelle enfouie dans l'oubli, avant la « libération » des années 1970 et 1980, mais aussi avant le « placard » des années 1940 et 1950. L'Amérique où Roy Cohn, adolescent, a découvert la sexualité n'ignore nullement l'homosexualité. Contrairement à la vision héroïque qui inspire le récit militant, les homosexuels n'ont pas attendu Stonewall pour échapper à la honte et au secret : durant les premières décennies du siècle, on peut parler, à New York, d'une culture gay florissante qui s'affiche déjà, non sans fierté, et avec une exubérance certaine. Non seulement il existe alors une communauté homosexuelle masculine, avec ses lieux particuliers ; de plus, loin d'être enfermée en un ghetto, elle se mêle à la vie urbaine commune dans l'espace public, jusqu'à parfois se donner en spectacle. C'est précisément « en réponse à la visibilité croissante du monde gay et à la menace qu'il semblait poser à un ordre social et sexuel fragile, que les lois réprimant l'homosexualité furent promulguées » (p. 355) dans les années 1920, puis surtout 1930, avant un nouveau durcissement des antagonismes entre l'Amérique et l'URSS⁴.

« Étrange carrière » du « placard », qui semble se perdre dans la nuit des temps après la libération, alors qu'il se referme sur les homosexuels seulement une génération auparavant. Il ne s'agit pas, bien entendu, de prétendre que l'Amérique aurait connu pendant quelques décennies un « âge d'or » de l'homosexualité, affranchie de toute prohibition ou désapprobation :

l'affichage d'une identité et d'une culture homosexuelles requérait déjà une négociation sociale complexe. Du moins les règles laissaient-elles alors place à une marge de jeu ; ce n'est qu'autour de la Seconde Guerre mondiale qu'elles devaient être codifiées et solidifiées en un « placard ». Avant cela, et donc bien avant la « libération », l'homosexualité donnait déjà, entre 1890 et 1930, le spectacle d'une liberté ambiguë, entre le masque (« jouer à ») et le travesti (« se jouer de »). C'était la liberté relative de la « double vie » – tout à la fois le « double jeu » dangereux d'une pratique sociale de l'esquive, le *passing* (« se faire passer pour »), et le « double entendre » ironique de l'esthétique kitsch du *camp* (« faire semblant de se faire passer pour »).

Autrement dit, l'oppression étouffante d'un « placard » étanche et rigide n'est pas intemporelle. Aussi, plutôt que de parler avec Eve Kosofsky Sedgwick d'une « épistémologie du placard⁵ », qui constituerait l'homosexualité sans tenir compte de ses métamorphoses, Chauncey se montre-t-il plus sensible à l'historicité de cette métaphore – y compris dans le travail des historiens. S'il reconnaît en effet que « le placard a joué, pour l'histoire gay, un rôle comparable à bien des égards à celui d'une autre métaphore spatiale, « la sphère féminine », dans l'histoire des femmes », c'est pour ajouter aussitôt : « Les deux métaphores ont servi, pendant des années, à organiser la réflexion des historiens ; mais l'une et l'autre ont fini par entraver le mouvement » (p. 375, note 9).

Montrer que le « placard » est un moment de l'histoire ne veut pas dire qu'il est une simple parenthèse dans l'histoire : on ne saurait en toute rigueur parler d'une même homosexualité, avant et après la répression, dans les années 1920 et 1980. Bien au contraire, c'est une autre culture de l'homosexualité que met au jour l'enquête historique. L'évidence qui s'impose à nous d'un partage binaire entre deux catégories d'hommes, hétérosexuels et homosexuels, « est une création étonnamment récente » : « Tout particulièrement dans la culture

3 - George Chauncey, *Gay New York. Gender, Urban Culture, and the Making of the Gay Male World, 1890-1940*, New York, Basic Books, 1994 (*Gay New York*, Paris, Fayard, 1999 [à paraître], trad. française). Chauncey critique explicitement les séductions trompeuses de « la notion « whiggish » selon laquelle le changement serait toujours un « progrès », et l'histoire gay, en particulier, ne cesserait d'avancer vers la liberté » (p. 16).

4 - Outre l'ouvrage déjà cité de John D'Emilio, voir aussi l'étude, centrée sur la révélation de la Seconde Guerre mondiale, d'Allan Bérubé, *Coming Out Under Fire. The History of Gay Men and Women in World War Two*, New York, Plume, 1990.

5 - Eve Kosofsky Sedgwick, *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990. Dans cet ouvrage très influent, l'auteur articule la lecture littéraire et l'approche théorique.

ouvrière, le comportement homosexuel par lui-même n'est devenu le critère principal de définition (*labeling*) et d'identification du « pédé » (*queer*) qu'aux alentours du milieu du siècle ; avant cela, la plupart des hommes n'étaient définis ainsi que s'ils manifestaient une inversion de leur statut de genre bien plus générale, en endossant des rôles, sexuels et plus généralement culturels, assignés aux femmes » (p. 13). Autrement dit, comme Roy Cohn, l'homme viril n'était pas un « homosexuel ». Chauncey montre bien en effet qu'en miroir de la figure efféminée de la « tante » (*fairy*), qui s'inscrit dans l'histoire du « troisième sexe », on trouve le personnage, d'autant plus désirable qu'il est réputé hétérosexuel, du « mâle » qu'on pourrait dire « faisable » (*trade*)⁶. C'est à partir d'un emploi intermédiaire, le « pédé », qui n'affecte ni la « féminité », ni l'hétérosexualité, que le « gay » moderne se constituera, en renonçant à ces deux autres images de l'homosexualité qui nous sont devenues si exotiques que nous n'entendons plus, dans les propos de Roy Cohn, que l'hypocrisie, faute d'en percevoir la logique.

DU MILITANTISME À L'HISTOIRE

L'ouvrage de George Chauncey marque l'aboutissement d'une génération d'histoire de l'homosexualité en langue anglaise, qui doit paradoxalement son intuition fondatrice à Michel Foucault : dans le premier volume de son *Histoire de la sexualité*, aussitôt traduit et discuté, le philosophe français posait en effet l'hypothèse d'une invention moderne de l'homosexualité, figure du discours médical qui n'aurait guère plus d'un siècle. C'est alors seulement que l'homosexualité commencerait à signifier non plus seulement des actes homosexuels, mais une personne, voire une personnalité homosexuelle : « La catégorie psychologique, psychiatrique, médicale de l'homosexualité s'est constituée du jour où on l'a caractérisée – le fameux article de Westphal en 1870, sur les « sensations sexuelles contraires » peut valoir comme une date de naissance – moins par un type de relations sexuelles que par une certaine qualité de la sensibilité sexuelle, une certaine manière d'invertir en soi-même le masculin et le féminin⁷ ». Cette page célèbre est à l'origine de toute une historiographie « constructionniste » de l'homosexualité, de l'historien britannique Jeffrey Weeks au classiciste américain David Halperin, en passant par Jonathan Katz⁸. Dans cette perspective, faire l'histoire de la sexualité, et singulièrement de l'homosexualité, ce n'est pas tant

remonter le cours du temps, à la recherche d'une même réalité, à la fois toujours présente et jamais visible, que retracer la diversité des figures d'une pratique dans l'histoire, c'est-à-dire dans leur contexte culturel – de la Grèce antique, comme Kenneth Dover en avait le premier donné le modèle, à l'Angleterre, par exemple, de la Renaissance (Alan Bray) au XVIII^e siècle (Randolph Trumbach). Autrement dit, ce n'est pas une même homosexualité qui traverse, immuable et inchangée, l'histoire : les mots pour la dire, qui se métamorphosent au gré des époques, disent aussi une histoire de l'homosexualité elle-même. Ce courant historiographique « constructionniste » s'inscrit donc en faux contre l'approche, accusée d'« essentialisme », d'un John Boswell, qui évoque pour sa part, autour du « nominalisme historique », une nouvelle « querelle des universaux ».

Pour cet historien britannique, installé aux États-Unis, il est légitime de transposer la catégorie « gay » dans des contextes historiques anciens : c'est à cette condition qu'il peut comparer le traitement, tolérant, puis intolérant de l'homosexualité à différentes époques, depuis le premier christianisme et tout au long du Moyen Âge – d'où le sous-titre de son livre, *Les gays en Occident, des débuts de l'ère chrétienne au XIV^e siècle*⁹. L'homosexua-

6 - Pour la *fairy*, voir le chapitre 3, et pour le *trade*, voir le chapitre 4. Pour le lexique de l'homosexualité, je suis la convention adoptée par la traductrice du livre de Chauncey. On voit bien ici comment le vocabulaire est au cœur de l'argument, ce qui ne rend pas aisée la tâche de traduction : les catégories s'inscrivent, en effet, dans une culture spécifique, c'est-à-dire dans un lieu géographique, un moment historique et un milieu social.

7 - Michel Foucault, *La Volonté de savoir. Histoire de la sexualité*, 1, Paris, Gallimard, 1976, p. 59. Chauncey propose d'ailleurs, dans son livre et dans des articles antérieurs, une critique historique de l'hypothèse foucauldienne, à la fois chronologique et sociale, qui porte sur la diffusion du modèle médical dans des classes sociales différentes, à des moments différents. L'argument est parfaitement convaincant ; mais la lecture de Foucault l'est un peu moins (p. 27) : l'importance de la « tante », dans la période qu'il étudie, ne contredit pas et au contraire renforce l'analyse foucauldienne sur l'inversion (voir, du reste, le rappel de Chauncey sur le « troisième sexe », d'Ulrichs à Hirschfeld, p. 48-49).

8 - Jeffrey Weeks, *Sex, Politics, and Society. The Regulation of Sexuality since 1800*, Londres, Longman, 1981 et *Sexuality and Its Discontents : Meanings, Myths, and Modern Sexualities*, Londres, Routledge, 1985 ; David Halperin, *One Hundred Years of Homosexuality*, New York et Londres, Routledge, 1990 ; Jonathan Ned Katz, *Gay/Lesbian Almanac. A New Documentary*, New York, Harper & Row, 1983, et *The Invention of Heterosexuality*, New York, Dutton/Penguin, 1995.

9 - Voir John Boswell, *Christianity, Social Tolerance, and Homosexuality : Gay People in Western Europe from the Beginning of the Christian Era to the Fourteenth Century*, Chicago, University of Chicago Press, 1980. Pour une introduction au débat, voir les textes de John Boswell, David Halperin et Robert Padgug, repris sous le titre « The Ancient World », in *Hidden From History. Reclaiming the Gay and Lesbian Past*, Martin Duberman, Martha Vicinus et George Chauncey (sous la direction de), New York, Penguin, 1989, p. 15-64.

lité traverse l'histoire, sans être véritablement traversée par elle : sujet de cette histoire, elle transcende les siècles, qui l'éclairent chacun à sa façon. L'importance d'un tel débat n'est pas seulement théorique : les enjeux politiques en sont explicites. Ainsi, le dernier ouvrage publié avant sa mort par John Boswell, *Same-Sex Unions in Pre-Modern Europe*, s'inscrit, en 1994, dans une actualité américaine avec la question de l'ouverture du mariage aux homosexuels. L'usage médiatique en est clair : si l'union entre deux personnes du même sexe a déjà un passé, elle n'est plus impensable. On voit aussi la condition théorique de cet usage politique : la possibilité d'identifier, par une commune identité, et sous un même vocable, les *gays* de jadis et d'aujourd'hui¹⁰.

Avec le « constructionnisme » qui tend, depuis les années 1980, à dominer l'histoire de la sexualité, on touche du doigt le paradoxe fondateur de ces recherches. À l'évidence, elles sont issues d'un mouvement social dont elles se veulent le prolongement universitaire. En même temps, à mesure qu'elles se développent, les études « gay et lesbiennes » gagnent en autonomie par rapport à la politique qui leur a donné naissance. Cette autonomie suppose un double déplacement, d'abord chronologique, puis théorique¹¹. Le geste inaugural, c'est le déplacement de la chronologie : tandis que l'histoire héroïque des militants suppose un mythe fondateur, la révolution de Stonewall, toute l'historiographie savante s'attache à dépasser ce cadre chronologique – l'invention de l'homosexualité, on ne la doit jamais au seul travail politique. L'histoire de l'homosexualité ne se résume plus à l'avènement d'une libération. Le second déplacement est théorique : c'est l'identité même de l'homosexualité qui est remise en cause. D'une époque à l'autre, elle n'est en effet jamais, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre. Il ne suffit pas d'ouvrir la porte du « placard » pour en voir sortir, enfin libérée, l'homosexualité éternelle : le « constructionnisme » apparaît bien comme une « déconstruction ». Ce qui « sort », dans le *coming out*, ce n'est plus la vérité authentique de l'homosexualité, mais seulement une de ses figures historiques.

La recherche historique risque donc de saper tout à la fois les fondations de la mémoire et les fondements de l'identité homosexuelles. On le voit, l'autonomie du travail universitaire a un coût : elle s'est parfois conquise au prix d'une incompréhension opposant les militants aux savants – même si les savants continuent souvent de militer, et même si les militants ne restent jamais étrangers aux savoirs qui les intéressent. Cette tension explique *a contrario* le succès simultanément

public et critique de l'ouvrage de George Chauncey : s'il a pu toucher (comme il le mérite) un public nombreux, bien au-delà des cercles universitaires, c'est que sa rigueur nominaliste, déplaçant dans le temps les frontières de l'homosexualité, est compensée pour le lecteur par les douceurs nostalgiques de la découverte d'un passé jusqu'alors occulté par le refoulement du « placard » non moins que par le « défoulement » de la libération. Bref, le « constructionnisme » de l'historien n'empêche pas de savourer les bonheurs partagés d'une culture retrouvée...

UNE AUTRE POLITIQUE DE L'HISTOIRE

Il ne faudrait pourtant pas opposer de manière simpliste recherche savante et travail politique. Loin de lui rester extérieurs, les enjeux politiques traversent en effet l'historiographie. Partons ici, pour inverser la perspective adoptée jusqu'à présent, de l'histoire du lesbianisme. Dans les années 1970, ces recherches se sont surtout identifiées au féminisme, en s'attachant à l'histoire des femmes entre elles. La question était moins alors de retrouver une sexualité particulière, mais plutôt une appartenance de genre commune : il ne s'agissait pas d'opposer l'hétérosexualité des unes à l'homosexualité des autres, mais d'inscrire les affections de toutes dans un « continuum » d'émotions et de sentiments. Au point de départ de cette histoire, dans un article décisif, au sommaire du premier numéro de l'importante revue féministe *Signs*, l'historienne Carroll Smith-Rosenberg retraçait, en 1975, l'histoire des amitiés féminines au XIX^e siècle, délimitant le cercle d'un monde féminin¹². L'amour entre femmes, c'était bien plus la sororité partagée qu'un désir échangé : comme l'expliquait en 1981 Lillian Faderman, en introduction à son histoire d'un amour qui « surpasse l'amour des

10 - Voir le débat entre Brent Shaw et Ralph Hexter, repris dans une anthologie sur le « mariage gay », Andrew Sullivan (sous la direction de), *Same-Sex Marriage : Pro and Con, a Reader*, New York, Vintage, 1997, p. 7-21.

11 - Pour une réflexion sur ces enjeux politiques, voir John D'Emilio, *Making Trouble. Essays on Gay History, Politics, and the University*, New York, Routledge, 1992, en particulier le chapitre 13, « Making and Unmaking Minorities : the Tension Between Gay History and Politics », ainsi que Jeffrey Escoffier, « Inside the Ivory Closet », in *Outlook*, 10, automne 1990, p. 40-49.

12 - Carroll Smith-Rosenberg, « The Female World of Love and Ritual : Relations Between Women in Nineteenth-Century America », in *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, 1, 1, 1975, repris dans son recueil *Disorderly Conduct. Visions of Gender in Victorian America*, New York, Oxford University Press, 1985, p. 53-76.

hommes », « ces amitiés romantiques étaient des relations amoureuses dans tous les sens du terme, sauf peut-être génital », tant les femmes seraient restées jusqu'à notre époque inconscientes de leur désir toujours refoulé¹³.

L'évolution politique divergente du féminisme et du lesbianisme, au début des années 1980, conduit au contraire à disjoindre d'un même mouvement, dans le registre politique et dans le domaine savant, les questions de genre et de sexualité. Le lesbianisme, on le redécouvre alors, ce n'est pas seulement une affaire de sentiments féminins ni de politique féministe, mais aussi de désir. Il ne s'agit donc plus des femmes en général, mais de certaines femmes : les lesbiennes, qui s'étaient fondues dans une entité collective, retrouvent un visage propre. Il n'est que de lire, dix ans après, le nouveau livre de Lillian Faderman : c'est une histoire, non plus des amitiés romantiques entre femmes depuis la Renaissance, mais du lesbianisme dans les États-Unis du xx^e siècle¹⁴. Parmi les travaux les plus importants, au cœur de ce renouveau d'études, on trouve l'histoire d'une communauté lesbienne en milieu ouvrier, à Buffalo, dans l'État de New York, qu'ont composée, dans un patient labeur de près de quinze ans, Elizabeth Kennedy et Madeline Davis¹⁵.

En s'arrachant au monde policé de la culture bourgeoise, les auteurs ont pu étudier en milieu populaire une autre culture de la sexualité. C'est la redécouverte des « rôles » au sein du lesbianisme : les lesbiennes ne sont pas seulement femmes, elles sont aussi *butch* ou *fem*, c'est-à-dire « masculines » ou « féminines ». Ce jeu de rôles était banni et honni par le féminisme des années 1970, qui lui reprochait de singer la domination masculine. En faisant une place à cette sexualité alternative au centre de leur histoire, les auteurs s'inscrivent ainsi dans le sillage des protestations politiques d'une lesbienne radicale comme Joan Nestle, contre un féminisme bourgeois qui demande aux lesbiennes de n'être pas « trop » lesbiennes, occultant la sexualité plus rugueuse de la classe ouvrière pour lui substituer une androgynie de meilleure compagnie¹⁶. L'histoire permet ainsi de réhabiliter, de l'intérieur, une autre image, mais aussi une autre politique du lesbianisme, car, les auteurs le montrent bien, jouer la domination, c'est aussi un peu s'en jouer.

George Chauncey le suggère lui-même, l'histoire qu'il relate chez les gays trouve son équivalent chez les lesbiennes : « La position des "tantes" au sein de l'homosexualité masculine était à bien des égards analogue à celle des lesbiennes *butch*, puisque, comme elles, ils

annonçaient leur sexualité en violant ostensiblement les conventions de genre » (p. 374, note 5). Se montrer efféminé, pour un homme, et viril, pour une femme, c'est alors de manière symétrique dire une sexualité « différente » dans le langage disponible du genre. De fait, tout comme le lesbianisme des années 1980 a reconquis ces rôles contre le féminisme indifférencié des années 70, on pourrait dire qu'à la même époque l'homosexualité masculine réhabilite, contre les « clones » virils auxquels s'identifiaient les gays après Stonewall, les jeux du travesti, de la « folle » et du *camp*.

Sans doute s'agit-il surtout de parallélisme : gays ou lesbiennes, les auteurs en ont bien conscience, il n'est pas simple d'écrire ensemble l'histoire des gays et des lesbiennes. En effet, l'homosexualité passe souvent par une « homosocialité » aggravant la séparation des sexes qui prévaut plus généralement dans la société : si les gays vivent ensemble et les lesbiennes aussi, alors il devient impossible de les appréhender dans une histoire commune – même si un gay et une lesbienne ont pu s'associer pour écrire à deux l'histoire de la sexualité¹⁷. Il est pourtant des exceptions : on songe ici au travail exemplaire d'Esther Newton, dans son histoire de Fire Island, une communauté surtout gay mais aussi lesbienne, depuis les années 1930¹⁸. Il est vrai que l'exception tient moins à quelque inadvertance des chercheurs qu'au caractère improbable, sauf peut-être dans la bohème, de la rencontre entre les deux homosexualités : c'est donc une histoire des hommes qu'un historien comme George Chauncey est amené à écrire, quitte à la nourrir des concepts de l'histoire des femmes.

Si les reformulations politiques des années 1980 trouvent toutefois en même temps leur place, et dans

13 - Lillian Faderman, *Surpassing the Love of Men. Romantic Friendship and Love Between Women From the Renaissance to the Present* (1981), New York, Triangle Classics, 1994, p. 16.

14 - Lillian Faderman, *Odd Girls and Twilight Lovers. A History of Lesbian Life in Twentieth-Century America*, New York, Columbia University Press, 1991.

15 - Elizabeth Lapovsky Kennedy et Madeline D. Davis, *Boots of Leather, Slippers of Gold. The History of a Lesbian Community*, New York, Routledge, 1993.

16 - Voir son article important, « Butch-Femme Relationships: Sexual Courage in the 1950s », publié dans *Heresies*, 12, 1981, p. 21-24, et repris dans son livre *A Restricted Country*, Firebrand Books, Ithaca, New York, 1987.

17 - John D'Emilio et Estelle Freedman, *Intimate Matters: A History of Sexuality in America*, Harper & Row, New York, 1988.

18 - Esther Newton, *Cherry Grove, Fire Island: Sixty Years in America's First Gay and Lesbian Town*, Beacon Press, Boston, 1993.

l'historiographie lesbienne et dans l'historiographie gay, c'est que ces travaux partagent d'identiques exigences savantes : ce sont précisément les options spécifiquement historiques du livre de Chauncey, mais aussi de celui d'Elizabeth Kennedy et Madeline Davis, ou encore d'Esther Newton, qui en font la vertu politique. En effet, deux traits les caractérisent tous.

D'une part, et c'est un parti pris théorique, les trois ouvrages sont particulièrement attentifs aux différences de classes qui traversent la sexualité : c'est ainsi que Chauncey navigue des milieux populaires à la culture sexuelle de la *middle-class*, tandis que Kennedy et Davis marquent la singularité d'une culture ouvrière traversée par les appartenances ethniques, et qu'enfin Newton montre dans l'évolution de Fire Island la résultante des tensions de classes, qui secouent cette communauté homosexuelle. L'homosexualité n'existe pas seulement dans la tension entre bourgeoisie et bohème : faire exister pour l'histoire une culture populaire de l'homosexualité n'est pas sans effets politiques, jusque dans les débats les plus actuels.

D'autre part, et c'est un parti pris méthodologique, les trois ouvrages s'appuient pareillement sur l'histoire orale : on le sait, cette démarche permet d'entendre, et de faire entendre, les voix réduites au silence. C'est

donc la méthode par excellence pour qui veut restituer l'histoire des dominés de l'histoire. Or, il s'agit ici de groupes doublement dominés, deux fois exclus – du point de vue de la norme hétérosexuelle, mais aussi de la norme homosexuelle, en raison de leur homosexualité, mais aussi de leur manière de la vivre. Grâce à l'histoire orale, on peut retrouver l'envers, politiquement et socialement illégitime, de l'homosexualité bourgeoise, tout particulièrement les jeux sexuels du genre – les rôles, masculin et féminin, refoulés dans les années 1970 par la politique féministe et gay, en vertu de l'égalité des sexes et au nom de la liberté de la sexualité.

En ce sens, et c'est ce qui fait tout le prix de son livre, s'il fait œuvre originale, Chauncey s'inscrit néanmoins dans une évolution collective de l'historiographie. Dans le même temps, et sans doute pour cette même raison, s'il fait œuvre savante, l'exigence historique, loin de s'opposer à la démarche politique, finit par la croiser. On devine ainsi toutes les leçons que l'histoire sociale, et pas seulement l'histoire de l'homosexualité, ni même exclusivement de la sexualité, peut tirer d'un tel travail, aux États-Unis comme en France, puisqu'il s'agit d'inscrire la singularité de la recherche dans une pratique collective qui, loin de s'abstraire des enjeux politiques, y trouve tout son sens.